

Une brownie, yé!

Johanne Alice Côté

Numéro 76, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5333ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, J. A. (2007). Une brownie, yé! *Brèves littéraires*, (76), 12–15.

L'enfant en patins s'accroche au manteau de sa mère. De son nez, de ses yeux, coule un flot incessant de frustration, *maman, j'ai plus le goût, prends-moi dans tes bras*. De tout son poids, de toute sa colère, il s'agrippe aux boutons, au foulard, à l'ouverture des poches, à tout ce qui offre prise pour faire fléchir l'échine à cette monture rétive. Plie, *maman* !

Elle étouffe, la mère étouffe : son foulard, l'enfant au bout du foulard, et les regards des patineurs qui passent trop près, trop lentement... Fais pas ça, mon chou... Ramasse-toi pour l'amour ! Décolle ! Mais décolle ! Des mots, elle en retient, elle s'en mord les lèvres, misère, c'est son enfant, son trésor, et c'est un beau soir, si doux, profitons-en, on peut se coucher tard, demain c'est congé, allons manger un hamburger et des frites chez Joe Potato, ça fera pas un gros trou dans le budget et on ira patiner sur le canal, on a tellement de plaisir ensemble, mon petit amour, seulement toi et moi, tous les deux, je t'ai acheté des patins à l'Armée du salut hier, juste deux dollars, ça fera pas un gros trou... Tu les aimes pas ? Ils sont pas neufs, oui le bout est un peu abîmé mais... mais ils sont solides, ils vont aller à cent milles à l'heure... Tu l'aimes pas, ton hamburger ? Il est pas comme d'habitude ? Trop de ketchup, tu peux en ôter, le cornichon, tu peux l'enlever, mange ton pain, laisse la viande dans le pain, tu dégouttes partout, ramasse pas les frites par terre, pleure pas, prends les miennes, tu veux pas la laitue, c'est correct, non, *maman* est pas fâchée. Les patins sont trop grands ? Mais non, presque pas, tiens on va mettre ton autre paire de bas. C'est trop serré ? Non, non, pleure pas. Tu les trouves pas beaux, mais c'est pas grave, l'important c'est qu'ils coupent. T'as froid aux mains ? Donne tes mains, *maman* va souffler sur tes doigts, ben non, ça pue pas. Souffle, toi, d'abord. Ramasse tes mitaines. Bon. Arrête ! Tu vas les remplir de neige. T'es pas fatigué, on vient de commencer ! Non, t'es pas fatigué, on continue.

Au moins une demi-heure, le temps d'un Passe-Partout. Bon, OK, la moitié d'un Passe-Partout. Remets tes mitaines ! Tire pas sur mon foulard. On continue. Jusqu'au petit pont. Non, je te prends pas dans mes bras. T'es trop lourd. Pas question. Lâche mon foulard. Mais lâche ! Lâche ! Tiens-toi, t'es pas un sac ! Mais tiens-toi donc !

Dans le courant régulier et tranquille des patineurs du soir, la mère et l'enfant forment un nœud de violence, un amas glacé d'entêtement et de désespoir. Les chuchotements des patineurs s'accordent au chuintement des lames sur la glace, tels des couteaux qu'on affûte, et la jeune mère ne cherche plus à cacher son désir fou d'éventrer le canal, d'ouvrir une césarienne dans cette matrice bleutée et pousser l'enfant dans la brèche, le faire naître à l'obscurité.

Les larmes gèlent sur ses joues. Son fils, affalé, continue de crier, bleu comme la glace, les patins en l'air, ruant, frappant parfois le vide, parfois les jambes de sa mère, sa mère immobile, immobile mais vibrante, immobile mais bouillonnante, immobile mais... Elle s'élançait ! Rien à la remorque ! Elle file ! Son plaisir éclot d'un seul coup, s'envole et la devance, elle le rattrape aussitôt, d'un coup de lame appuyé, jouant avec le vent, la vitesse. Pirouette ! Et le paysage défile à contresens. Pirouette ! Et le décor reprend sa place, puis disparaît, loin derrière. Quand elle se décide à regarder l'enfant, il n'est pas plus gros que le poing. Alors lentement, reprenant son souffle, elle le ramène progressivement à sa taille normale. Sa taille immense.

Maman, est-ce que tu vas me donner ma surprise ?
Ils sont revenus à la maison, le petit garçon et sa mère, dans leur deux et demi, où la seule chambre est celle de l'enfant. Quoi qu'il arrive, ils rentrent toujours à la maison ; elle ne s'enfuit jamais très loin, très longtemps. Elle feint la fuite, elle veut seulement lui faire un peu

peur, pour qu'il obéisse et ne la fasse pas enrager. Car il est le grand manitou de sa colère, elle le croit. Le petit sorcier sait réveiller tous ses monstres et les exciter jusqu'à l'hystérie. Lors de ces combats titanesques, elle doit rassembler toutes ses forces pour se précipiter dans la salle de bains. Et dans ce minuscule espace de métamorphoses, elle étrangle le lavabo, griffe la céramique, mord les serviettes, crache son fiel de dragon meurtrier.

Maman, c'est quoi ma surprise ? Un brownie ! Yé ! Il n'aura pas sa surprise parce que, parce que, parce que ! Il y a toujours mille raisons de ne pas la lui donner mais la plupart du temps elle cède quand même, en maugréant tu ne la mérites pas, mais elle est une si gentille maman qu'il l'aura malgré tout, garçon pas gentil et elle pose la gâterie avec brusquerie sur la table. Le garçon mange, penaud, coupable et content, entre le frigo et la commode, sur les coussins défraîchis qui servaient de sièges à la table basse et de lit à sa mère.

Je veux ma surprise ! Cette fois, elle a les monstres à fleur de peau. Sur tout le chemin du retour, il a hurlé, rampé dans la neige mouilleuse et sale, déchiré la poche de son manteau, jeté sa mitaine dans l'égout... Harcèle-moi encore une minute et je fonce à la salle de bains. *Je veux ma surprise !* Elle attend l'extrême limite et court se barricader. Avec le brownie. L'enfant se déchaîne contre la porte. S'il fallait que le crochet cède... Il se jetterait sur elle, avec son gros visage tout rouge, tout gonflé, prêt à mordre, prêt à lui arracher les yeux, les cheveux, prêt à n'importe quoi pour récupérer son dû, sa nourriture. Et elle l'empoignerait, ses ongles s'enfonceraient dans les petits bras dodus, il hurlerait et elle le secouerait, du feu plein la tête, elle le dompterait, ce petit démon, ce petit enragé, elle le dompterait, au secours, son enfant, son bébé, son amour.

L'enfant continue de marteler la porte avec régularité et obstination, en scandant : *Donne-moi-mon-brownie. Donne-moi-mon-brownie.* Ce n'est pas la première fois ;

il sait qu'il peut tenir longtemps et qu'il a encore des chances de remporter l'enjeu.

Finalement, le crochet cliquète gentiment et la porte s'ouvre. Épuisée mais digne, la mère sort de son antre. Saisi, l'enfant recule face à l'horreur. Les cheveux défaits, les yeux boursoufflés, des filets de morve étalés sur les joues, sa mère le regarde fixement, une espèce de sourire crispant sa bouche noire, tandis que le brownie, oh ! le brownie tant désiré, oh ! le brownie, liquéfié, dégouline sur son menton.

Sans demander son reste, l'enfant s'enfuit sous sa douillette ; la mère range les patins et s'installe devant la télévision.

Tous les deux rêvent cette nuit-là d'épées et de vengeance.